

La chronique des arts

La « Rétrospective Alex Colville »

La première rétrospective sur l'artiste canadien Alex Colville, que l'on nomme « le peintre réaliste le plus important du monde occidental », est présentée au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 1er avril. Cette exposition comprend environ 60 peintures, soit près de la moitié des œuvres produites par l'artiste, ainsi qu'une sélection de sérigraphies et une série de dessins illustrant son processus créateur.

La *Rétrospective Alex Colville* nous



James Chambers

Alex Colville, *Le chien et le prêtre (1978)*, acrylique.



Alex Colville

La Galerie nationale du Canada

montre l'évolution de l'art de l'artiste depuis ses tout débuts à l'université Mount Allison dans les Maritimes; durant la Seconde Guerre mondiale en Europe, comme artiste de guerre et, jusqu'à l'aboutissement de sa recherche d'un style personnel. Ce style s'affirme déjà dans des tableaux tels que *Nu et mannequin* (1950) et *Cheval et train* (1954) qui lui valurent ses premiers succès.

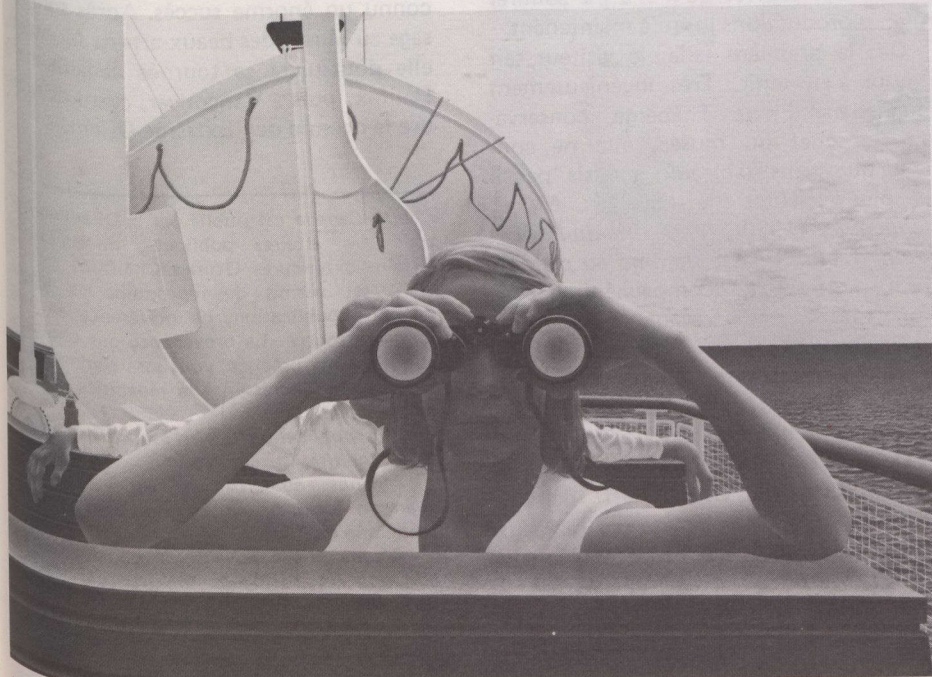
Jamais Colville ne s'est défini comme un artiste canadien au sens « national » du terme. Les différents maîtres dont il s'est inspiré, Poussin et Ucello par exemple, sont européens. Son ambition et sa vision unique des choses l'ont toujours placé dans une classe à part. Figuratif,

Colville a vécu les années de l'expressionnisme abstrait fermement convaincu que son art se devait d'être significatif et véhiculer un message. Malgré ces caractéristiques inhabituelles, ses œuvres avaient trouvé preneurs dès le début des années 50, à la Hewitt Gallery de New-York, là où elles avaient été exposées avec celles d'artistes américains regroupés sous l'étiquette du « réalisme magique », tels Edward Hopper et Andrew Wyeth.

Colville excelle dans la représentation de nus féminins (il prend souvent pour modèle sa femme Rhoda), d'oiseaux et d'animaux. On retrouve par ailleurs sur ses toiles différents thèmes obsessionnels (trains, pistolets, autos) traités avec sa technique bien particulière. Il utilise la technique du pointillisme, à peine perceptible, exploitant une atmosphère calfeutrée avec un éclairage mystérieux. En outre, il situe ses sujets, dans des poses figées, devant une ligne d'horizon volontairement haute, transposant sa perception de l'instabilité humaine qui oscille entre la froideur rationnelle et la peur viscérale.

D'autre part, les tableaux de Colville sont dépouillés et ne comportent que quelques éléments qui ont tous un rôle à jouer les uns par rapport aux autres. On ne peut rien enlever ni rien ajouter.

Ses œuvres suggèrent souvent une confrontation de deux éléments (ou plus) qui, tantôt a un sens relativement évident, même si elle n'est pas complètement univoque (*Le cheval et le train*, 1954, *Les limites de l'océan*, 1962, ou *L'église et le cheval*, 1964), tantôt garde toute son ambiguïté (*Le Pacifique*, 1967, *L'autobus de Berlin*, 1978, et, bien sûr, *L'homme au pistolet*, 1980).



Vers l'île-du-Prince-Édouard (1965), acrylique polymer.

La Galerie nationale du Canada